

LES YEUX D'ASTRID



Jean-Marie Kassab

# Les yeux d'Astrid

*Roman*

Editions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Editions Persée, 2015

Pour tout contact :  
Editions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

## UNE JOURNÉE ENSOLEILLÉE

Je me souviens de cette matinée comme si c'était la veille. Cela faisait pourtant des années que j'avais fait sa connaissance, sur une plage endormie sous un soleil câlin, vide de toute présence ou presque. Son visage, sa voix, l'image, la scène, ses paroles sont à ce jour profondément gravés dans ma mémoire.

Décidé d'en finir une fois pour toutes avec mes problèmes, je m'étais mis en quête de solitude pour mieux réfléchir, avant de passer à l'acte. Si j'avais souvent pris dans ma carrière des décisions majeures sous ma douche, pris dans le trafic automobile, ou dans un ascenseur bondé, cette fois, le besoin d'isolement me semblait de rigueur, vu l'importance des enjeux.

Je m'étais souvent moqué de ceux qui exigeaient un temps de réflexion et adoptaient la position du Penseur

de Rodin pour y consacrer soi-disant l'effort qu'il fallait. Un cliché futile qui m'amusa beaucoup.

Pour moi, décider devrait être immédiat, sans délais. À condition bien sûr que les données soient suffisamment claires et bien exposées en un résumé réduit à un simple tableau de « Pour » et de « Contre ». Les « Pour » à gauche, les « Contre » à droite. Comme pour un bilan comptable. Si les « Pour » excédaient les « Contre » en nombre, je me lançais à corps perdu dans l'entreprise, sinon j'éjectai le projet et n'y pensai plus tout en me mettant à la recherche d'une autre proie à saigner. Je pratiquais cette approche dans ma vie professionnelle et privée. Le système demeura infaillible jusqu'à tout récemment.

Ce mode de décision devint ma doctrine de vie. Requérir un supplément d'informations me semblait légitime. Poser toutes les questions du monde, bien sûr, mais réfléchir ? Non, jamais.

Soit les conclusions apparaissaient instantanément au grand jour, soit elles n'apparaîtraient jamais, m'étais-je souvent dit.

Partisan du noir ou blanc, le gris était une non-couleur pour moi : il n'existait pas. Et s'il nous entoure de partout, c'est parce que c'est soit un blanc sali, soit un noir terni. Le seul avantage du gris est qu'il plaît aux

indécis. Ils s’y abritent, s’y lovent en toute sécurité. Le gris, pour moi, appartenait aux craintifs.

Je me faisais admonester en maintes occasions, par des proches surtout, pour le prédateur implacable que j’étais. Rares étaient ceux qui osaient me le dire en face, mais je le lisais dans les regards silencieux de toute la foule qui m’entourait.

Si je décelais une certaine bienveillance chez ceux qui s’exprimaient librement, les reproches silencieux, sournois, m’affectaient en revanche profondément. On critiquait mon mode de pensée, on me reprochait mes actes brutaux. On me disait que la vie était trop importante pour être réduite à une simple équation binaire à deux simples résultats : « Ou bien oui, ou bien non ». Que de fois avais-je entendu, de la bouche d’amis et d’ennemis confondus, que la vie ne pouvait se résumer en une série de zéros et de un, comme c’est le cas pour les programmes informatiques qui animent les ordinateurs. Or, pour moi, c’était l’unique réalité, le fondement justificateur de mon comportement. Quitte à me faire traiter de robot sans cœur en maintes occasions, je passais outre les remarques. Ma réponse, toujours la même, fusait invariablement : « Laissons le cœur aux poètes et les chiffres aux financiers, et le monde serait un endroit meilleur. »

Ce raisonnement fut pendant longtemps ma botte secrète, « la botte de Nevers<sup>1</sup> », celle qu'adopta Lagardère<sup>2</sup> en faisant tournoyer son épée pour transpercer son ennemi au front d'une manière imparable et mortelle. J'en rêvais étant petit, assis par terre devant la télé. Je voulais trouver ma « botte » à moi, mon arme secrète, imparable, qui me ferait triompher à tous les coups. Une fois découverte, testée, j'en avais abusé sans limites. Après une longue série de succès, elle se retourna contre moi et plongea droit dans mon cœur. Ma quête de victoires s'était transformée en une cupidité illimitée.

Je ne pouvais tolérer me lancer dans un projet sans m'y investir totalement une fois que je l'avais estimé suffisamment valable. Il fallait que je m'y jette corps et âme avec toutes les ressources disponibles du moment. Je devais à chaque fois jouer mon poker jusqu'au bout en repoussant d'une main assurée toutes mes fiches vers le centre du tapis vert. La sensation était grisante, j'avoue.

« Le tout ou rien » dont j'avais fait une conception de vie, un atout de victoire, se transforma progressivement en une malédiction sans que je ne m'en rende

---

1 – La botte de Nevers, coup d'épée redoutable (une étoile de sang au front de l'adversaire) que le Duc de Nevers inflige en duel à ses assaillants.

2 – Henri de Lagardère, personnage fictif protagoniste principal du roman *Le Bossu*, publié en 1858.



compte. J'étais devenu tel un joueur au casino, qui espère gagner, ou au moins récupérer sa mise en jouant un tour de plus, puis le suivant, ensuite en jurant ses grands dieux que ce serait le dernier coup sauf que ce n'était jamais le dernier, jusqu'à épuisement.

Et c'est épuisé, moulu, ruiné que je pris le chemin de cette plage du bout du monde, fermement résolu d'en finir avec mes problèmes une fois pour toutes. Je me devais de décider si en finir avec ma vie vaudrait mieux que de poursuivre la lutte. L'idée du suicide qui m'avait de tout temps paru saugrenue et stupide s'était insidieusement faufilée dans mon esprit. En finir avec ma vie était devenu une option et non une impossibilité. Censé aboutir à une fin, ce voyage s'avéra paradoxalement être une renaissance. Prendre la route est chose facile ; atteindre sa destination est une autre histoire.

Je savais pertinemment bien que j'hésiterais au dernier moment à appuyer sur la gâchette. J'avais sorti mon revolver du coffre le matin même de mon périple et l'avais nettoyé hâtivement avant de prendre la route. M'en servir pour en finir de ma propre vie semblait absurde, irréel au moment même, n'empêche que le petit joujou se vautra vicieusement dans la poche de mon pardessus, prêt à me délivrer de mon enfer.



## SMITH & WESSON ET MOI

C'était un 38, nickelé, cadeau d'un vieil officier de police, ami intime de mon père, qui me chérissait comme son fils. En me l'offrant, il me confia, sa main noueuse posée tendrement sur mon épaule : « J'espère que tu n'auras jamais à t'en servir. La meilleure arme est celle dont on n'a jamais eu à s'en servir. Tout réside dans le *self-control*<sup>1</sup> ». Cette phrase me laissa perplexe tout le long du dîner.

Les convives étaient nombreux comme d'habitude. Je sentais que le vieil homme avait quelque chose à me confier plus tard. J'en pris note et entrepris d'entretenir mes invités, tout en guettant le moment où un tête-à-tête s'avérerait possible.

---

1 – Maîtrise de soi.

La boisson coulait à flot et la musique trop bruyante pour pouvoir éclaircir cette phrase que le vieux bougre m'avait sortie. C'était le jour de mes cinquante ans.

Le cadeau en lui-même m'avait plongé dans l'étonnement. Pacifiste de nature malgré mon air macho, je n'avais jamais possédé une arme ou même senti le besoin d'en avoir une.

En recevoir une en guise de présent, même venant d'un ex-policier me sembla saugrenu. Je ne le voyais certes pas m'offrir des boutons de manchette comme c'est souvent le cas. Néanmoins, j'esquissai un remerciement courtois.

Une fois tous les invités partis, les instruments de musique remballés, les couverts retirés, nous nous installâmes devant la grande cheminée de mon salon privé, un ballon de cognac à la main. Un moment plus tard il entama, les yeux mi-clos, son récit avec une énigmatique ouverture digne d'un conteur : « Cette arme a son histoire ».

Il me révéla sans transition qu'il n'avait jamais, pendant ses trente ans de service dans la police, tué personne avec ce *Smith & Wesson* en particulier ou toute autre arme. Il en tirait une fierté personnelle. Quelques coups en l'air en guise de sommation, sans plus. Le tout malgré un dossier honorable : des centaines d'arrestations de truands et même de terroristes violents.

Il m'appelait « fiston », ça me faisait sourire avec mes cheveux blancs, tout en appréciant intérieurement son paternalisme qui me manquait ailleurs.

Une relation intense me liait avec ce vieil homme. Il m'avait tenu sur ses genoux, chose que mon père n'avait jamais faite. Il me considérait en quelque sorte son fils aussi : il avait perdu le sien dans une fusillade. Pour un policier de carrière, ce n'était pas évident. Cela n'aurait pas été moins dramatique pour n'importe quel père, mais pour un officier de l'ordre, c'était un constat d'échec doublé de l'inavouable détresse de perdre son fils.

L'événement aurait pu en faire un *vigilante*, un tueur, seulement pour venger son fils, pour apprendre aux gueux qu'échapper à la justice de l'État était possible, mais qu'esquiver la sienne serait impossible.

Ce qu'il me révéla ce soir-là était surréel. Je pensais tout connaître, tout savoir de cet homme à la moustache blanche et tombante dont le visage me rappelait inmanquablement celui d'un acteur américain que je n'avais jamais pu identifier.

De sa voix rocailleuse qui allait si bien avec son apparence, il glissa dans mon oreille :

« Tu sais, fiston, le salaud qui m'a pris mon fils, je l'ai retrouvé au hasard d'une enquête, durant la perquisition d'un repère de trafiquants de drogues. Je le reconnus dès que mon collègue défonça la porte. Le visage

d'un tueur d'enfants, on ne l'oublie jamais, Francis, que serait-ce quand c'est le sien. »

Je me contentai de le resservir en silence. Lui avait besoin de parler. Moi, j'avais besoin d'écouter.

J'étais au courant de tous les détails de sa tragédie. Une des rares fois de ma vie où j'ai failli éclater en sanglots, ce fut à la vue de cet homme habituellement solide comme un roc de granit, cassé en deux durant les obsèques de son fils. Comme s'il avait perdu vingt centimètres de sa taille. La maman, n'en parlons pas...

Vu mes occupations et mon manque de temps chronique, je n'avais plus eu des nouvelles de l'affaire et avais supposé qu'elle était classée comme tant d'autres. Ce qui me fit ouvrir les oreilles toutes grandes pour écouter le reste d'histoire.

« Il était assis, torse nu, un fusil à la main. Trois coups de sommation tirés en l'air sans qu'il ne dépose son arme. Cela m'offrait toutes les raisons du monde pour l'abattre. Il me regardait avec ce regard de serpent vicieux. Il ne me reconnut sûrement pas. Je m'empresai de lui dire qui j'étais. La panique se dessina dans ses yeux. Cette frayeur des lâches quand ils sont confrontés à plus fort qu'eux. Je me délectai du moment comme un félin affamé se lèche les babines avant de dévorer sa proie. Je voulais jouir interminablement de cet instant avant de lui exploser le cerveau. »

Je ne reconnaissais plus l'homme en face de moi. Rien à voir avec celui que je qualifiais de « force tranquille », de « géant bienveillant ». L'histoire qu'il me débitait l'avait transformé. Je ne savais plus à quel saint me vouer : aux yeux rougis par des larmes retenues ou au sourire triomphant et vengeur en même temps qui dévoila des dents de carnassier. Cette mutation imprévisible commençait à me mettre tellement mal à l'aise que j'appréhendais sérieusement la suite sans pour autant interrompre mon vieil ami qui poursuit en jouant la scène comme au théâtre.

« Vous savez qui je suis ? lui demandai-je, mon index bien engagé sur la gâchette de ce même 38 que je viens de t'offrir, fiston, luttant contre moi-même. Pris de court par cette question, le fils de pute ne répondit pas. Je poursuivis : je suis le père du gosse que vous avez impitoyablement abattu il y a trois ans ! Il ne me reconnut certainement pas, mais la peur viscérale que je vis dans ses yeux me fit savoir qu'il s'était bien souvenu du crime. Il fixait mon revolver sans bouger. L'heure du châtiment avait sonné pour lui. Mais lâche comme il était, son entrejambe s'assombrit d'une grande tache brune : sa vessie avait cédé. »

La transfiguration de mon hôte fit un bond supplémentaire. Il revivait la scène comme si elle datait de quelques heures en m'entraînant de force avec lui dans la brutalité naturelle de la vengeance. Je m'attendais au